

«Sommes-nous les prochains objets du futur?»

MÉDECINE Entre conférences et recherche, l'eHealth tient la vedette à Sierre. Interview de Sébastien Mabillard, coordinateur des projets de santé digitale pour la fondation The Ark.

DÉFIS C'est l'un des grands enjeux médicaux du XXI^e siècle. La santé numérique est au centre des attentions depuis hier et jusqu'à demain soir au Techno-Pôle de Sierre. Coordonnée par la plateforme Swiss Digital Health de la fondation The Ark et la HES-SO ValaisWallis, la quatrième Conférence eHealth a réuni hier quelque 180 professionnels des domaines de la santé et de l'informatique.

A l'entame d'un week-end consacré à la résolution de problématiques concrètes (*lire encadré*), le coordinateur Sébastien Mabillard évoque pour «Le Nouvelliste» quelques défis de la santé numérique.

Sébastien Mabillard, on connaît l'internet des objets (Internet of Things). Qu'est-ce que cet «Internet of Me» («l'internet de moi») ?

On parle en effet beaucoup de l'internet des objets, avec tout ce qui est industrie 4.0, gestion à distance de sa maison, etc. La question centrale est: «Sommes-nous les prochains objets du futur?» Parce qu'aujourd'hui, on se mesure à longueur de journée, avec des montres connectées, avec des capteurs installés sur soi ou simplement avec son smartphone que l'on prend pour faire de la marche ou du vélo.

Ces informations que l'on partage sur l'internet ont-elles une valeur médicale ou uniquement personnelle? Peut-on imaginer avoir un lien fort entre ces capteurs, la gestion de ces données et un débouché orienté vers la santé dans sa globalité? Il s'agit d'utiliser ces données pour personnaliser encore plus l'approche médicale du patient.

C'est ce que propose le réseau social américain PatientsLikeMe (en français: Patients comme moi), dont vous avez convié l'un des responsables à Sierre, et que vous décrivez comme le «Facebook des malades».

Oui. PatientsLikeMe a pour particularité de rassembler les gens autour de leur maladie – une vingtaine de maladies, surtout chroniques, du type diabète ou VIH. Les gens y partagent leurs informations, parlent de leur vie avec la maladie, disent «Voilà quel est mon taux de globules blancs», «Voilà les traitements que j'ai pris, ce que j'ai mangé, et voilà quels en ont été les effets.» Ce partage leur



Sébastien Mabillard: «La Migros et la Coop connaissent peut-être davantage de vos maladies et de vos habitudes alimentaires que votre médecin. Sans parler du fait que vous êtes pistés en permanence via votre smartphone.» SACHA BITTEL

FACEBOOK DES MALADES
«Le partage d'infos permet aux malades de se sentir moins seuls dans leur galère.»

permet de se sentir moins seuls dans leur galère. Il y a un effet rassurant.

Lorsque l'on s'inscrit sur ce site, on peut se présenter soit comme patient, soit comme chercheur, soit comme prestataire de santé. Il y a là un aspect commercial évident.

Tout à fait. C'est une source d'informations inépuisable pour l'industrie pharmaceutique. Aux Etats-Unis, les gens n'ont aucune

PROTECTION DES DONNÉES
«Les gens, à titre individuel, se mettent beaucoup moins de barrières que le législateur.»

barrière pour partager leurs données sur l'internet. Celles-ci sont mises à disposition des pharmas pour améliorer et adapter les médicaments.

Avec une telle plateforme, qui a choisi Bâle pour s'implanter en Europe, il n'y a donc plus aucune protection des données...

Il faut replacer cela sur le plan législatif. La protection des données est importante. Mais les

DÉRIVES
«On tient à notre liberté. Jusqu'où les gens sont-ils contrôlables? C'est un vaste débat.»

gens, à titre individuel, se mettent beaucoup moins de barrières que le législateur. Si cela peut me permettre d'avancer dans ma maladie et que je suis prêt à partager à plus grande échelle, c'est bien. Après, la loi doit pouvoir me protéger de manière adéquate. Mais il doit y avoir une souplesse, et celle-ci vient de la liberté individuelle. Cela dit, la Migros et la Coop connaissent peut-être davantage de vos maladies et de vos habitudes alimentaires que votre

médecin. Sans parler du fait que vous êtes pistés en permanence via votre smartphone.

On peut s'étonner de la présence à Sierre d'un orateur provenant de l'assureur Groupe mutuel. Comment l'expliquer?

L'idée est de voir comment un assureur entre dans ces problématiques et défis. Le Groupe mutuel propose une plateforme en ligne permettant à ses assurés d'agréger leurs données physiologiques. Et de pouvoir les gérer. Ce n'est donc pas l'assureur qui les gère, mais il incite l'assuré à se mesurer, à se contrôler, à se corriger. Cette plateforme permet d'avoir une sorte de tableau de bord de sa santé et de pouvoir mieux la piloter. Avec l'idée de personnaliser les conseils. Par exemple, si je ne bouge pas assez, on va m'inciter à bouger un peu plus.

L'ARKATHON OU L'APPLICATION CONCRÈTE

A la suite de la quatrième Journée eHealth (ou santé numérique), se tient ce week-end au Techno-Pôle la deuxième édition de l'Arkathon. Durant quarante-huit heures, une cinquantaine d'informaticiens, designers et développeurs d'applications mobiles travailleront à la résolution de problématiques concrètes déposées par des professionnels de la santé ou des patients.

A la clé, un prix de 25 000 francs – 10 000 en cash, 15 000 en accompagnement de la fondation The Ark.

L'an dernier, le projet lauréat était porté par deux développeurs de l'EPFL et de l'institut de recherche Ildiap à Martigny.

Il répondait à une problématique de la Suva.

La solution? Une technologie permettant aux personnes n'ayant plus l'usage de leurs bras de piloter une souris d'ordinateur virtuellement en prenant le contrôle de l'ordinateur uniquement par des mouvements de la tête, du visage et des yeux.

Le projet, baptisé Eyeware-Assist, a remporté plusieurs récompenses internationales.

Le logiciel est en phase de commercialisation. **PGE**

Qui ça, «on»? L'assureur? Ça veut dire que je risque par exemple de voir mes primes augmenter si je ne fais pas assez de sport?

L'assureur devra se défendre de cela. Je ne sais pas si on va en arriver là. Aujourd'hui, ce n'est pas l'idée. L'idée, c'est un outil pour inciter les gens à se prendre en main. Cela dit, ce sont les dérives qu'on pourrait craindre. On est quand même dans une société de plus en plus sécuritaire. On doit mettre des casques pour faire du vélo, on nous limite, tout est juridique, plus personne ne veut prendre de responsabilités. Jusqu'où peut-on aller? Difficile à dire. On tient tous à notre liberté individuelle. Après, l'assureur qui dit «Arrêtez de fumer et je vous réduis vos primes», ça existe déjà. Jusqu'où les gens sont-ils contrôlables? C'est un vaste débat. **PATRICE GENET**